

dont je parlais tout à l'heure, et que ce sera toujours quelque théâtre en raccourci¹.

Il ne nous reste plus, pour être complet, qu'à nous occuper des Enfers, car il y avait aussi une reproduction des Enfers dans la villa de Tibur : Hadrien, nous dit son biographe, avait voulu les y mettre afin que rien n'y manquât. Les archéologues, qui ne doutent de rien, ont essayé d'en retrouver la place ; mais il sera bien difficile d'y parvenir tant qu'on ignorera sur quel modèle l'empereur les avait bâtis. Était-ce une œuvre de fantaisie individuelle ou s'était-il conformé aux descriptions du sixième livre de l'*Énéide* ? Nous ne le savons pas. Ce qui est curieux et significatif, c'est que l'idée lui soit venue de placer le Tartare et l'Élysée dans sa maison de campagne. N'est-ce pas la preuve que ses contemporains commençaient à se préoccuper étrangement de l'autre vie² ? Quant à lui, je ne crois pas qu'il s'en soit beaucoup tourmenté. Ce politique avisé, ce bel esprit sceptique n'était pas de ceux sur lesquels les religions mystiques de l'Orient et les sentiments nouveaux qu'elles ré-

1. Au mois de mars 1874, en fouillant sur l'Esquilin, à l'endroit où étaient placés, à ce qu'on croit, les jardins de Mécène, on trouva une vaste salle, magnifiquement décorée, qui forme, à l'une de ses extrémités, un hémicycle, autour duquel sept rangs de gradins concentriques montent en amphithéâtre jusqu'au plafond, tandis qu'à l'autre extrémité opposée on crut retrouver les traces d'une sorte de tribune. Cette disposition fit croire à MM. Vespignani et C. L. Visconti qu'on venait de retrouver une salle de lecture, et on lui donna le nom d'*auditorium Mæcenatis*, sous lequel elle est encore aujourd'hui connue. (Voy. *Bull. d'arch. munic.*, 1874, p. 166 et suiv.) Mais quelques doutes se sont élevés depuis sur cette attribution. M. Mau, dans le *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique* (1875, p. 89), a soutenu que la salle n'était qu'une sorte de serre et que les gradins avaient servi à mettre des pots de fleurs.
— 2. Le jour où Caligula fut tué, il donnait des jeux au peuple dans lesquels des Égyptiens et des Éthiopiens représentaient les scènes des Enfers. Le spectacle devait avoir lieu le soir et se prolonger dans la nuit.

pandaient dans le monde, pouvaient avoir beaucoup de prise. On nous dit qu'il fut assez maître de lui, quand il sentit la mort venir, pour composer de petits vers mignards dans lesquels, s'adressant « à sa petite âme tremblotante et charmante », il lui disait, avec une accumulation de diminutifs étranges qu'on ne peut traduire : « Tu vas aller dans des lieux pâles, sévères et nus, où tu ne pourras plus te livrer à tes jeux accoutumés. » De quelle manière avait-il représenté « ces lieux pâles et nus » dans sa villa ? Il faut nous résoudre à l'ignorer.

III

Les Romains ont-ils compris et aimé la nature ? — Raisons qu'ils avaient pour quitter la ville. — Horace à Tibur. — Goût de tout le monde pour la campagne. — Comment y vivait Pline le Jeune. — Ses villas. — Ses jardins. — Sites que les anciens préféraient. — La vue qu'on a du Pœcile.

La description qu'on vient de lire de la villa d'Hadrien explique qu'elle ait été quelquefois sévèrement jugée. Il est sûr que rien ne ressemble moins à une maison de campagne comme nous les entendons aujourd'hui. Ce luxe de bâtiments, cet entassement d'édifices, ce stade, ces théâtres, ce Lycée, cette Académie, déroutent nos habitudes. Il n'y a rien là de rustique, rien qui sente les champs : tout paraît fardé, mondain, apprêté. Peut-être faudrait-il en conclure simplement que les Romains comprenaient les plaisirs de la campagne autrement que nous ; mais on va plus loin, on affirme d'un ton résolu qu'ils ne l'aimaient pas du tout, et la villa de Tibur sert d'argument à ceux qui veulent établir qu'ils n'ont jamais eu ni l'intelligence ni le goût de la nature.

C'est un reproche qu'on fait assez généralement aux Romains, et pour nous, c'est un reproche grave. Nous

avons tous la prétention d'aimer la nature avec fureur ; il est plus que jamais de bon ton d'aller visiter les sites célèbres, et nous serions fort blessés qu'on nous accusât de ne pas les admirer comme il convient. On ne trouverait personne chez nous qui eût le courage de dire, comme Socrate¹ : « Non seulement je ne sors pas de mon pays, mais je ne mets jamais les pieds hors d'Athènes ; car j'aime à m'instruire : or les arbres et les champs ne veulent rien m'apprendre. » C'est un aveu dont on rougirait. Aujourd'hui les champs et les arbres sont devenus plus complaisants, et il n'est personne, même parmi les esprits les plus simples et les plus bourgeois, qui ne prétende gagner beaucoup à s'entretenir avec eux. Les curieux ont noté depuis quelle époque ce goût pour les beautés naturelles est devenu si vif : c'est au milieu du dix-huitième siècle qu'il est né ; Rousseau fut le premier qui mit les montagnes à la mode, et c'est à sa suite qu'on a découvert les glaciers. Depuis lors la Suisse, qu'on tenait pour un pays sauvage, est devenue le pèlerinage obligé de tous les gens qui se respectent. Voilà ce qu'on répète tous les jours, ce qu'on lit partout, ce qui nous rend très fiers de nous-mêmes. Je ne veux pas dire qu'on ait tout à fait tort : assurément depuis un siècle le sentiment de la nature est devenu plus large et plus général ; mais il ne faut rien exagérer non plus et prétendre qu'il était étranger aux Romains. Ils la comprenaient et l'aimaient à leur façon, et je ne crois pas inutile, puisque l'occasion s'en présente, de chercher quelle était leur façon particulière de l'aimer et de la comprendre.

Les Romains étaient sortis des champs, et la campagne fut longtemps leur séjour préféré ; mais plus tard la ville les attira, et bien peu résistèrent à l'attrait qu'ils éprou-

1. Dans le *Phèdre* de Platon

vaient pour elle. Les grands personnages, qui aspiraient aux fonctions publiques, étaient bien forcés de s'y établir pour être toujours sous les yeux de leurs électeurs. Ils y furent suivis par les petits propriétaires de la campagne romaine, quand la misère les eut obligés de vendre leur champ à leurs envahissants voisins. Puis arrivèrent, après les autres, les travailleurs libres qu'on ne voulait plus employer qu'aux travaux pénibles et dangereux, où le riche craignait de compromettre son esclave. Ces pauvres gens finirent par être las de la rude existence à laquelle on les condamnait, et, comme ils savaient que dans la ville ils seraient amusés et nourris aux frais du trésor, ils s'empressèrent d'y émigrer. Une fois qu'ils avaient reçu leur tessère de blé ou d'huile dans les distributions publiques ou leur sportule à la porte des riches, quand ils avaient pris l'habitude d'assister à ces spectacles de toute sorte qui remplissaient le tiers de l'année, il n'y avait plus aucun moyen de les renvoyer aux champs. Les gens sensés s'indignaient de voir grossir sans cesse cette population de fainéants, dont on ne pouvait pas tirer un soldat au moment des dangers publics. Varron se plaint avec éloquence que les campagnes soient dépeuplées depuis que les laboureurs se sont glissés dans la ville l'un après l'autre, et que « ces fortes mains qui travaillaient la terre ne sont plus occupées qu'à applaudir au théâtre ou au cirque ». Mais ces plaintes honnêtes n'étaient pas écoutées ; l'élan une fois donné ne s'arrêta plus. Dès l'époque d'Auguste, la grande ville avait fait le vide autour d'elle. La campagne n'était plus remplie que de vastes pâturages ou de maisons de plaisance, et les vieilles cités du Latium ou du pays sabin, qui avaient si longtemps arrêté la fortune de Rome, tombaient en ruine.

Le séjour de Rome devait être assurément fort agréable ; on y trouvait en abondance des distractions et des plaisirs

de tout genre accommodés à tous les goûts et à toutes les fortunes. Cependant elle ne put échapper à la condition ordinaire des grandes villes. La vie ardente qu'on y mène entraîne à la longue une insupportable fatigue. La tension perpétuelle à laquelle l'esprit est condamné l'épuise, le bruit étourdit, le tourbillon d'affaires où on est jeté donne le vertige, on a peine à supporter cette agitation générale dont le spectacle avait d'abord réjoui les yeux; autant on était heureux d'être arraché à soi-même par le mouvement extérieur, autant on désire avec passion rentrer en possession de soi et s'appartenir un moment. Les plus futiles, les plus mondains, éprouvent des besoins étranges de solitude et de repos et cherchent à les satisfaire. Milton a décrit en beaux vers la joie d'un de ces prisonniers qui secoue sa chaîne et s'enfuit aux champs un matin d'été. Jamais les prairies ne lui semblèrent si vertes ni le ciel si pur. Il écoute tous les bruits champêtres; il respire avec bonheur l'odeur de l'herbe fauchée; il jouit de cet horizon large et pur qui repose les yeux, de cet air tiède et doux qui dilate le cœur. Tout le frappe et le charme, les spectacles qu'il a vus cent fois lui semblent nouveaux; le voilà sensible à des beautés qu'il n'avait jamais aperçues, quoiqu'elles fussent toujours sous ses yeux: il a découvert la campagne! Je me figure que ces impressions étaient celles de beaucoup de Romains qui avaient le courage de rompre un jour leurs attaches pour aller demander un peu de repos au calme des champs, et que c'est ainsi que la fatigue des plaisirs mondains produisit chez eux le goût des plaisirs champêtres.

Le poète Horace était, je crois, de ce nombre. Personne n'a plus célébré la campagne que lui; il semble, à la façon dont il en parle, qu'il était fait uniquement pour s'y plaire et qu'il n'a jamais aimé qu'elle. On sent

pourtant que ce goût ne lui était pas aussi naturel qu'à son grand devancier, Lucrèce, et à son ami, Virgile¹. Rome lui convenait beaucoup dans les premières années: il y trouvait des spectacles qui égayaient son esprit curieux et animaient sa verve satirique. Le séjour lui en parut fort agréable tant qu'il put se promener seul du Forum au champ de Mars, et y regarder en liberté les faiseurs de tours de force et les diseurs de bonne aventure; mais, quand l'amitié de Mécène en eut fait un personnage et qu'il ne lui fut plus possible de sortir de chez lui sans être assailli d'inconnus qui le félicitaient de sa bonne fortune, de fâcheux qui l'interrogeaient sur les affaires publiques, de solliciteurs qui lui demandaient son appui, il prit la ville en horreur. Ces importunités lui devinrent si odieuses qu'il faillit en perdre sa modération ordinaire: il désira la retraite avec une passion qui a lieu de surprendre chez un sage qui professait qu'il ne faut rien souhaiter avec trop d'ardeur. Aussi vécut-il très heureux dans sa petite maison des champs; mais je suis tenté de croire que ce qui rendait son bonheur plus vif, c'était le souvenir des importunités de la ville auxquelles il venait d'échapper. Peut-être n'aurait-il pas trouvé qu'il y faisait des « repas de dieux », s'il ne s'était rappelé, pendant qu'il était à table sans façon en compagnie de quelques voisins, l'ennui des grands dîners de Rome avec leurs lois tyranniques qui forçaient à boire autant de coups que le voulait le roi du festin, et leurs

1. C'est ce qui s'aperçoit, à ce qu'il semble, dans les paysages qu'il aime à dessiner. Quel qu'en soit le mérite, ils ont toujours quelque chose de moins profond et de plus mondain que ceux des deux autres poètes. La mythologie y tient beaucoup de place, et elle n'est pas toujours, comme chez eux, la traduction naïve et l'expression sincère des grands phénomènes de la nature; ce n'est souvent qu'un de ces procédés dont se sert un homme d'esprit pour jeter quelque agrément dans ses descriptions.

conversations insupportables dont les scandales de la veille et les acteurs en renom faisaient tous les frais. Les malins ont fait remarquer qu'il ne paraît jamais si épris de la campagne que lorsqu'il est retenu à la ville. C'est de Rome, un jour qu'il a subi toute sorte de sollicitations et d'ennuis, qu'il laisse échapper cette exclamation, où il a mis toute son âme : *O rus, quando ego te aspiciam!* Il paraît se refroidir pour sa maisonnette quand il y arrive, et souvent il désire la quitter dès qu'il y est resté quelques semaines. C'est une inconstance dont il s'accuse humblement, mais dont il a grand'peine à se corriger. « Plus léger que le vent, dit-il, je désire être à Tibur quand je suis à Rome, et je regrette Rome quand je suis à Tibur. » Voilà bien le mondain impénitent, qui s'est cru guéri parce qu'il a éprouvé un moment de dépit contre ces plaisirs qui l'enchantent, et qui ne tarde pas à reprendre son ancien joug quand sa mauvaise humeur est passée. Ce n'est que vers la fin de sa vie que sa conversion fut complète. Il en vint alors à aimer beaucoup plus la campagne que ses meilleurs amis ne l'auraient voulu. Pour elle, il manquait de parole même à Mécène, et, après lui avoir promis de n'être absent que quelques jours, il se faisait attendre des mois entiers.

L'histoire d'Horacé devait être celle de beaucoup de Romains de son temps ; il n'en manquait pas qui, comme lui, devenaient de grands amis de la campagne pour avoir été trop amis de la ville : ces contrastes et ces retours ne sont pas rares chez les gens qui prennent tout avec passion. Quand la fatigue et l'ennui les chassaient de Rome, ils erraient d'abord autour de la grande ville, qu'ils osaient à peine perdre de vue. Ils voulaient s'éloigner d'elle le moins possible, ils se bâtissaient des maisons de plaisance tout près des portes, le long des grands chemins, sur les deux rives du Tibre. Mais ils s'aperce-

vaient bientôt que ces villas et ces jardins qui coûtaient si cher, ne les préservaient pas des importuns. La ville, qu'ils voulaient fuir, venait les y retrouver. Les pauvres gens suivent toujours à leur façon l'exemple des riches ; Rome aussi leur était pesante, et ils n'y voulaient pas rester toujours. Les jours de fête, toute une population misérable se précipitait dans les auberges des faubourgs, le long du fleuve, dans les bois sacrés, autour des temples. Ils dansaient « chacun avec sa chacune », dit Ovide¹ ; ils dinaient en plein air ou sous des tentes de feuillage. C'était un voisinage bruyant, incommode, et il n'était guère plus aisé d'être tranquille aux environs de Rome qu'à Rome même. On était donc forcé d'aller plus loin, à Tusculum, à Préneste, à Tibur, et, quand ces lieux, voisins de la ville et devenus trop à la mode, furent à leur tour trop fréquentés, et qu'on n'y trouva plus le calme et le recueillement qu'on cherchait, il fallut aller plus loin encore. C'est ainsi que toute l'Italie, depuis le golfe de Baïes jusqu'au pied des Alpes, se peupla de villas élégantes. « Quand cesserez-vous, disait Sénèque aux riches de son temps, de vouloir qu'il n'y ait pas un lac qui ne soit dominé par vos maisons de campagne, pas un fleuve qui ne soit bordé de vos édifices somptueux ? Partout où jaillissent des sources d'eau chaude, vous vous empressiez d'élever de nouveaux asiles pour vos plaisirs ; partout où le rivage forme une courbe, vous voulez fonder quelque palais, et, ne vous contentant pas de la terre ferme, vous jetez des digues dans les flots pour faire entrer la mer dans vos constructions. Il n'est pas de pays où l'on ne voie resplendir vos demeures, tantôt bâties au sommet des collines d'où l'œil se promène sur de vastes étendues de terre et de mer, tantôt élevées au

1. Ovide, *Fastes*, III, 525.

milieu de la plaine, mais à de telles hauteurs que la maison semble une montagne¹. »

Ce n'étaient pas les riches seuls qui éprouvaient le besoin de s'enfuir de la ville et de respirer l'air des champs. Les affranchis aisés, les petits bourgeois, les gens de lettres surtout, plus amoureux encore que les autres de silence et de liberté, étaient heureux de posséder quelque part, loin de la foule et du bruit, ce que Juvénal appelle « un trou de lézard ». Suétone, que ses ouvrages d'érudition n'avaient pas enrichi, se mit en tête un jour d'acheter un petit domaine et de ne pas le payer trop cher. A sa demande, Pline, qui le protégeait, chargea un personnage important de s'entremettre de l'affaire. « Ce qui tente notre ami, lui disait-il, c'est le voisinage de Rome, la facilité des communications, la simplicité des bâtiments, le peu d'étendue du domaine, assez grand pour le distraire et trop petit pour l'occuper. A des gens d'étude comme lui il suffit d'avoir assez de terre devant soi pour reposer l'esprit et réjouir les yeux ; il ne leur faut guère qu'un petit chemin de bordure, une allée pour se promener en paresseux, une vigne dont ils connaissent tous les ceps et quelques arbres dont ils sachent le nombre². » N'est-ce pas encore aujourd'hui un vrai jardin d'homme de lettres ?

Parmi ces amis de la campagne de tout rang et de toute condition, qui se hâtaient de fuir la ville au premier loisir, il y en avait bien quelques-uns, comme Horace, qui se repentaient bientôt de l'avoir quittée. La solitude les ennuyait plus rapidement encore que le bruit ne les avait fatigués. Ils ne résistaient pas au regret des plaisirs du monde. Pouvait-on longtemps rester éloigné des jeux du cirque ou de l'amphithéâtre ? « Il fallait bien,

1. Sénèque, *Epist.*, 89, 21. — 2. Pline, *Epist.*, 1, 24.

dit Sénèque, voir un peu couler le sang humain¹ ; » et ils s'empressaient de rentrer à Rome plus vite qu'ils n'en étaient sortis. Mais c'était l'exception : d'ordinaire les riches Romains restaient dans leurs villas le plus longtemps qu'ils le pouvaient. Ils en avaient sur le haut des montagnes ou au bord des fleuves pour la saison d'été ; d'autres, abritées des vents rigoureux, qu'ils habitaient l'hiver. Quelques-unes étaient fort éloignées de Rome, et l'on s'y rendait au temps des longues vacances, par exemple à l'automne, pendant les fêtes des vendanges ; on allait à celles qui étaient tout près de la ville quand on n'avait qu'un ou deux jours de loisir. De cette façon on ne séjournait dans Rome que lorsqu'on y était tout à fait retenu par les affaires ; et à Rome même on prétendait trouver la campagne. Les gens du peuple, nous dit Pline, se contentaient de placer des fleurs à leurs fenêtres² : pauvres fleurs qui devaient avoir grand-peine à vivre, sans air et sans soleil, dans les rues étroites de la vieille cité ! Ceux qui pouvaient se faire bâtir une maison pour eux avaient soin d'y garder, derrière l'atrium, la place d'un petit jardin, avec quelques arbres qu'ils appelaient un bosquet, un petit filet d'eau dans un ruisseau de marbre auquel ils donnaient le nom d'euripe, et au fond une grotte de rocailles à côté d'une perspective fuyante d'arbres peints sur le mur, tant ils tenaient à se faire illusion et à oublier qu'ils étaient au milieu d'une grande ville !

Voilà une société qui paraît fort éprise de la campagne ; mais n'oublions pas que le goût des champs lui était surtout venu du dégoût de la ville : cela se voit à certains indices. Il est aisé de reconnaître, à ce qu'il me semble, que ceux qui habitaient ces belles villas étaient plutôt

1. Sénèque, *De tranq. anim.* II, 13. — 2. Pline, *Nat. Hist.*, XIX, 4, 19.

des gens du monde qui voulaient se refaire que des amis désintéressés de la nature. Ils n'y venaient pas uniquement pour y vivre dans une sorte de contemplation muette des beautés champêtres, et on les aurait trouvés coupables s'ils s'y étaient enfermés pour n'en plus sortir. Du temps de Tibère, un personnage important de Rome, Servilius Vatia, effrayé sans doute et dégoûté de tout ce qu'il avait vu dans le Sénat, se fit construire une villa magnifique près de Cumes, et y passa sa vie. Il ne nous vient pas à l'idée de le blâmer de s'être soustrait à tant de périls et de honte, et personne ne songera à le plaindre d'avoir vécu dans un si admirable pays; mais les Romains avaient grand-peine à comprendre, même sous l'empire, qu'on s'exilât ainsi volontairement de la société et des affaires publiques; Servilius Vatia leur faisait l'effet de s'être enterré vivant, et Sénèque nous dit que toutes les fois qu'il passait près de la belle villa de Cumes, il ne pouvait s'empêcher de dire: « Ici repose Vatia¹. » Les maîtres de ces maisons de campagne étaient donc ordinairement des gens engagés dans l'activité des affaires et le mouvement de la vie, des financiers, des hommes politiques qui venaient s'y reposer des fatigues anciennes et se préparer à des fatigues nouvelles, des écrivains qui cherchaient à retremper leur esprit et à rafraîchir leur imagination dans la solitude. « Ici, disait Pline, tout heureux d'arriver à sa maison de Laurente, ici, je n'entends plus de bruits importuns; ici, je ne m'entretiens qu'avec moi-même ou avec mes livres. O mer, ô rivages, mes vrais cabinets d'étude, que d'idées ne faites-vous pas naître en moi, que d'ouvrages vous me dictez²! » Comme il aime beaucoup à nous parler de lui, il nous fait heure par heure le tableau de la vie qu'il y mène :

1. Sénèque, *Epist.*, 55, 4. — 2. Pline, *Epist.*, 1, 9.

« Je m'éveille quand je peux, ordinairement vers la première heure (six heures du matin). Mes fenêtres restent d'abord fermées, car j'ai remarqué que le silence et les ténèbres animent l'esprit. Si j'ai quelque ouvrage commencé, je m'en occupe; je dispose tout, les idées et même le style, comme si j'écrivais et je corrigeais. Je travaille ainsi tantôt plus, tantôt moins, selon que je trouve plus ou moins de facilité à composer et à retenir; puis j'appelle un secrétaire, je fais ouvrir les fenêtres et je dicte ce que j'ai composé. A la quatrième heure ou à la cinquième (dix ou onze heures), selon le temps qu'il fait, je vais me promener dans une allée ou sous un portique, et je ne cesse pas, en me promenant, de composer et de dicter. Ensuite je monte en voiture; là encore je poursuis l'ouvrage dont je me suis occupé pendant mon repos du matin et ma promenade¹. » Et il continue à nous faire le récit de ces journées sérieuses où le travail se mêle à tout, jusqu'au repas du soir, car on a l'habitude d'y faire une lecture instructive. Même quand il se donne quelque plaisir extraordinaire, lorsqu'il va par exemple à la chasse, il a grand soin d'apporter ses tablettes; elles sont à côté de lui pendant qu'il est assis près des filets, et, quand les sangliers tardent à se prendre, il tire son poinçon et se met à écrire; s'il revient les mains vides, il rapportera au moins ses pages pleines. Ce n'est pas tout à fait ainsi que nous entendons la vie à la campagne. Sans doute tout le monde alors n'était pas aussi laborieux que Pline; il devait y avoir des gens qui ne traitaient pas toujours leur secrétaire après eux et qui, lorsqu'ils allaient chasser, laissaient leurs tablettes à la maison; mais presque tous étaient, comme lui, des politiques, des orateurs, des lettrés, des gens du monde, que la fatigue

1 Pline, *Epist.*, IX, 36